

Le Territoire de Rondônia est situé au sud-ouest de l'Amazonie, le long de la frontière bolivienne. Le pays est couvert à 90% de forêts. Il a une altitude un peu plus élevée que le reste de l'Amazonie, ce qui explique la qualité de la terre. Grand comme la moitié de la France, il comptait 20.000 habitants en 1945 et 116.000 en 1970. Aujourd'hui, la population atteint 250.000 habitants et elle augmente au rythme mensuel de 3.000 habitants (cf DIAL D 142).

L'expansion démographique est essentiellement due à la politique de colonisation mise en oeuvre par l'Institut National de la Colonisation et de la Réforme Agraire (INCRA) depuis 1971. Après expropriation des terres disposées de chaque côté de la route fédérale BR 364, des lots de 100 hectares sont délimités pour être attribués aux immigrants venus des autres Etats du Brésil. Ce sont les colons officiellement reconnus par l'administration et "lotis", par opposition aux autres immigrants arrivés là en vertu du même phénomène d'attraction mais considérés comme "envahisseurs" par la force des choses.

Qui sont ces colons? Comment vivent-ils quand ils arrivent sur les terres qui leur ont été affectées? Au terme d'une enquête réalisée en janvier 1975, un explorateur donne le résultat de ses observations. Texte inédit.

(Note DIAL - 26/02/75)

DROITS
RESERVES

QUI SONT LES COLONS ?

Si l'on trace sur une carte du Brésil une courbe partant de l'Etat du Ceará, passant par ceux d'Espírito-Santo, Rio-de-Janeiro, São-Paulo, Paraná, et remontant par celui du Mato-Grosso pour arriver au Rondônia, on obtient l'étrange itinéraire de la plupart des immigrants.

Il y a un nombre impressionnant de gens originaires de l'Etat d'Espírito-Santo qui ont été expulsés des anciennes plantations de café transformées en pâturages et qui, dans l'impossibilité d'obtenir une exploitation dans la région, sont obligés d'émigrer pour tenter leur chance en Amazonie. Beaucoup viennent du Mato-Grosso, mais sont originaires du Ceará et de l'Espírito-Santo. Ceux du Minas-Gerais viennent en majorité de la région contiguë à celle de l'Espírito-Santo. Ceux du sud, venus des Etats de Santa-Catarina et Rio-Grande-do-Sul, sont moins nombreux.

Tous arrivent en "perchoir-à-perroquet" (1), pratiquement sans rien, si ce n'est leur bonne volonté et leur force de travail. Cela explique que les débuts soient pour eux si difficiles. Les premiers arrivés pou-

(1) nom donné aux camions qui transportent le "fret" humain
(N.d.T.)

vaient encore se prévaloir de l'aide financière de l'Institut National de la Colonisation et de la Réforme Agraire, laquelle est d'ailleurs minime: la délimitation des parcelles, quelques outils, des semences et un prêt remboursable de 150 cruzeiros par mois pendant cinq mois (2). Ceux qui arrivent maintenant ne bénéficient même plus de la délimitation des parcelles.

Un détail: ces paysans sont des gens éclairés. Ils ont déjà voyagé à travers le Brésil, ils connaissent la ville, ils ont même parfois été petits commerçants, ils savent conduire un tracteur ou manier une tronçonneuse, ils connaissent la cuisinière à gaz et certains ont été à l'école secondaire. Cela veut dire qu'ils ont un certain bagage culturel. Mais ils reviennent au travail de la hache, ils construisent leur maison en planche et le fourneau en terre. Tout cela, parce qu'ils aspirent à être chez eux et à mener une vie meilleure et indépendante.

L'ARRIVEE

Comment le colon va-t-il résoudre le problème du défrichage d'une terre localisée à une ou deux journées de marche du village, alors qu'il doit assurer la subsistance immédiate de sa famille ?

Il procède généralement de la façon suivante. Dès son arrivée au village, la famille se joint à une autre famille connue ou loue une remise quelconque. L'homme et la femme se font embaucher comme aide-bûcheron et comme lavandière. Dès qu'il n'est plus indispensable, l'homme part seul pour reconnaître sa parcelle de terre; il reste absent une semaine ou deux et commence à défricher. Il construit une hutte sommaire pour s'abriter, mange du palmito ou ce qu'il trouve.

Puis il revient au village et travaille pour d'autres pendant un certain temps. Et cela durant plusieurs mois de suite. Après avoir nettoyé le terrain, abattu les arbres et procédé au brûlage de la terre sur deux ou trois hectares, il apporte des semences de riz et de maïs. Quand il a semé, il construit une maison en feuilles de palmier et seulement alors va chercher sa famille.

Le déménagement. La lente progression: l'autocar le plus loin possible, puis la marche à pied avec les enfants, sac au dos, pendant 10, 20 ou 30 kilomètres; les enjambées par-dessus les énormes troncs en travers du sentier; la traversée des marécages; le passage des rivières sur des passerelles branlantes; et les moustiques par-dessus le marché.

Jusqu'à l'époque de la première récolte, la vie est la plus difficile. L'homme soutire du latex des hévéas pour le vendre, il chasse, coupe des palmitos et ramasse des châtaignes. La collaboration entre voisins, souvent distants d'un kilomètre, est un facteur essentiel de la vie des colons.

Il y a ceux qui renoncent à cause des maladies. Celui qui, à peine arrivé, est atteint de malaria sait qu'il ne guérira jamais: il y a de quoi se décourager.

(2) cours au début de 1975: 0,55 F pour 1 cruzeiro (N.d.T.)

LE TRANSPORT

Il est intéressant de voir dès maintenant comment le paysan résoud le problème du transport. Sur les chemins vicinaux, il passe quelquefois un autocar, une camionnette ou une jeep. On y voit aussi la charrette tirée par une paire de boeufs; mais tout au long de mon voyage, je n'en ai rencontré qu'une seule.

En dehors des chemins, il n'y a plus que la piste ouverte à la faux et à la machette. Pour franchir les rivières, un arbre abattu en travers (à l'endroit où la rivière est la plus étroite) sert de passerelle avec un garde-fou si elle est haut perchée. Certaines gens ont déjà construit des ponts avec des troncs supportant un tablier de planches de cocottier attachées avec des lianes.

Quand il ne va pas pieds nus, le paysan utilise n'importe quel type de chaussures et n'attrape jamais d'ampoules aux pieds.

Seul "l'amazonien" (3), la machette à la main, utilise le sac au dos du type "sarapilia". Le "sarapilia" est fabriqué à partir d'un sac de jute taillé de l'ouverture jusqu'à mi-hauteur de façon à constituer deux bretelles qui se croisent sur la poitrine et viennent s'attacher aux deux coins inférieurs du sac. Le paysan qui vient du sud utilise le "cacaio" un sac de coton dont l'ouverture supérieure est fermée avec une corde dont les deux extrémités viennent se fixer aux coins inférieurs pour servir de bretelles. Le "jamachi", d'origine indienne, est une hotte fabriquée avec des lianes et portée sur le dos grâce à deux bretelles pour les épaules et une troisième pour la tête; il est utilisé par les récolteurs de latex et les orpailleurs, mais il est inconnu des colons.

Personnellement, j'ai vu un homme porter trente kilos sur son dos. Il marche d'un même pas court et rapide, toujours prêt à enjamber un tronc ou traverser des marécages; il est capable d'arriver au terme avec un pantalon propre, alors que moi, équipé de bottes et d'un vrai sac à dos, j'avais de la boue jusqu'au genou.

Pendant qu'il marche, l'homme observe toujours le sol: ici, ce sont des traces de cerf; là, des morceaux de poteries indiennes; plus loin, du minerai. Pour ma part, j'avais du mal à regarder où je mettais les pieds, tellement j'étais fatigué. Le paysan fait facilement trente kilomètres par jour. Il n'a pas l'habitude de s'arrêter en route pour se reposer, mais seulement pour boire une gorgée d'eau à une source ou saluer une connaissance.

Je n'ai rencontré que deux colons qui avaient amené avec eux l'un un mulet, l'autre une jument. Evidemment, l'animal représente une aide précieuse; quand il est habitué, il passe lui aussi par-dessus les troncs, marche dans les bourbiers, etc. Il porte cent vingt kilos et parcourt par jour presque autant de kilomètres que l'homme. Il est en effet plus maladroit sur les pistes.

Il existe des muletiers qui assurent le transport pour les colons, mais ils habitent en ville. Pour porter du riz, ils demandent 15 cruzeiros par sac ou fonctionnent "moitié-moitié", c'est-à-dire qu'ils gardent la moitié de ce qu'ils transportent. En général, les muletiers n'assu-

D 209-3 (3) Celui qui est natif de la région amazonienne, par opposition au "colon" venu des autres Etats du Brésil (N.d.T.)

rent le transport que du lotissement à la route. Un voyage spécial d'animal coûte 100 cruzeiros par jour.

L'INSTALLATION DANS LE LOTISSEMENT

La façon de défricher est la même partout, avec des adaptations selon la taille des arbres qui peuvent aller jusqu'à 40 ou 50 mètres de haut.

Dans un premier temps, on ouvre une clairière de quatre ou cinq hectares dans la forêt, en fauchant tout ce qui est végétation basse et petits palmiers. La plupart du temps, le propriétaire du lotissement travaille seul. Il lui faut de quinze jours à un mois pour nettoyer quatre hectares. Ensuite vient l'abattage des arbres à la hache. Quand les arbres ont des "catanas", c'est-à-dire de grandes racines apparentes, il faut construire un échafaudage ("jirau") de cinq à six mètres de haut pour attaquer à la hache là où le tronc est moins gros. Tous les paysans ne sont pas capables de manier la hache en haut de ces échafaudages précaires. Les arbres à bois dur ("imburana", "mogno", "maracatiara", "angelim", "gito", "jatobá", cèdre) et les châtaigniers sont épargnés à condition qu'ils ne donnent pas trop d'ombre qui générerait les plantations; ils peuvent être vendus plus tard.

Le paysan n'utilise que la main-d'oeuvre familiale; il n'a pas en général le moyen de se payer des aides; de plus, les voisins sont tous très occupés.

Une fois l'abattage terminé, il attend un certain temps avant de mettre le feu. Il n'a pas l'habitude de faire de coupe-feu autour du brûlage: "la fraîcheur de la forêt s'en charge". Le brûlage est interdit à partir de septembre; d'ailleurs les pluies l'empêchent. Après s'être installé et avoir fait son programme, le paysan préfère commencer un premier défrichage en mars, ensuite l'abattage, puis de nouveau un second défrichage en juillet. De cette façon, le brûlage est très bon et le terrain mieux nettoyé. Si le brûlage a été bon, l'homme n'a pas besoin de mettre en tas les bois qui jonchent le sol: il sème entre les troncs; ceux-ci pourrissent peu à peu et fertilisent la terre. S'il a trop plu et que le brûlage ait été insuffisant, il lui faut alors ramasser les branches et les troncs qui gênent, en faire des tas et y mettre le feu. C'est un énorme travail supplémentaire, très salissant pour le paysan, et qui retarde d'autant les semences.

LES PLANTATIONS

On plante de tout ici, car tout pousse! Un grain de café planté aujourd'hui donne des fleurs dans l'année et des grains l'année suivante. On plante du riz, des haricots noirs, du maïs. On plante du manioc, de la canne à sucre, des bananiers. Entre les pieds de bananiers, on plante des pousses de cacao. Les arbres fruitiers, les orangers et citronniers, les avocatiers, les poiriers donnent à profusion. Les arbres sont plantés dans le voisinage de la maison, mais la culture est généralement faite plus loin, dans une clairière ouverte au milieu de la forêt, selon la configuration des terrains, la fertilité du sol et autres facteurs.

L'HORAIRE D'UNE JOURNEE ORDINAIRE

Toute la famille travaille. Il est difficile de contracter des ouvriers. Si cela arrive, il en coûte 10 cruzeiros par jour, plus la nourriture. L'horaire de travail va de 6 H du matin à 4 H de l'après-midi. Le travailleur a le temps de retourner à son ranch avant la tombée de la nuit.

A la maison, tout le monde se lève à l'aube. La femme met de l'eau à chauffer pour préparer le café et les haricots noirs. L'homme prend une tasse de café et sort pour son travail. Le petit garçon l'accompagne. A 12 ans, l'enfant fait déjà tout ce que fait le père, sauf l'abattage. Pendant ce temps, la femme s'occupe des bêtes: elle donne du maïs, des branches de manioc et des racines aux cochons; du maïs aux poules. Elle emporte la vaisselle pour la laver près du point d'eau; là, elle en profite pour remplacer la provision de riz à laver. Après avoir fait la vaisselle, s'il n'y a pas de pilon mécanique ("monjolo"), elle travaille au pilon à main pendant près d'une heure. Puis elle coupe du bois et prépare le repas. Celui-ci est prêt vers 9 H. Si le père est trop loin, un enfant va lui porter son repas. Deux fois par semaine, le matin, la femme lave le linge à la rivière; l'endroit s'appelle "le port"; les petits enfants jouent dans l'eau. Quand le soleil brille, le linge est déjà sec à midi; la femme le repasse avec un fer à braise. Les autres jours, après avoir préparé le repas, elle va aussi travailler dans les champs et laisse la maison à la garde de la fille la plus grande. C'est le cas de Jerônima qui a 7 ans et qui sait déjà faire la cuisine, laver la vaisselle, baigner ses petites soeurs, etc.

J'ai vu des femmes cueillir les premiers épis de riz et les passer au feu pour les faire mûrir plus vite. Elles font cela quand la récolte précédente est épuisée. "Du riz grillé, c'est un plat de roi!" J'en ai vu une autre arracher des plants de cacahuètes après une grosse pluie qui avait ramolli la terre. A trois heures de l'après-midi, c'est le souper. Après le souper, le travail continue jusqu'à la nuit tombante. Le temps de se laver et d'aller dormir.

Il est rare de voir la femme assise, même pour manger. Le mari rentre à la maison, fatigué certes, mais sans s'occuper de savoir si les autres le sont aussi. Il est le chef; il commande; il ne dit jamais "s'il te plaît"; il commande parce que c'est normal que les autres soient à son service. La femme fait tout en fonction de lui et ne réclame jamais.

Quand les enfants vont se coucher, ils demandent aux parents de les bénir. Je n'ai jamais vu personne s'embrasser.

TRAITS DE CARACTERE

1) L'enthousiasme

L'enthousiasme et l'espoir manifestés par les immigrants actuels du Rondônia expliquent le courage dont ils font preuve, contrairement aux premiers habitants venus dans la région, amazoniens ou nordestins, dont l'ardeur se heurtait bien vite à la loi de la jungle. Tandis que le récolteur de latex menait une vie d'accablement, dans un semi-esclavage,

sans issue, sans avenir, désespéré, le colon qui a reçu une parcelle sait que les sacrifices d'aujourd'hui seront compensés par des lendemains libres et heureux. L'amazonien n'a appris qu'à récolter le latex, à manger de la viande bouillie dans l'eau salée, avec de la farine de manioc; il ignore la culture, la nourriture équilibrée, l'hygiène de la maison; très souvent, il n'a même pas de famille. Les gens venus du sud (même s'ils sont du Ceará ou du Pernambuco, ils sont passés par le sud) arrivent au Rondônia avec une autre mentalité. Ils ont une expérience différente. S'ils ont été exploités, ils n'ont cependant pas été réduits en esclavage; et maintenant, ils entrevoient la possibilité de devenir propriétaires de leur terre et maîtres de leur destin.

2) Le complexe de culpabilité

Le colon ou le petit cultivateur ignore qu'un meilleur fonctionnement de l'administration, au niveau soit du Gouvernement du Territoire soit de l'Institut National de la Colonisation et de la Réforme Agraire, pourrait lui éviter bien des difficultés. Parce qu'il l'ignore, il remercie Dieu et le Gouvernement du peu qu'il a et il attribue à ses péchés les malheurs qui l'affligent. Ce complexe de culpabilité m'a beaucoup impressionné. Combien de fois, quand il raconte l'histoire de sa vie et de ses luttes, le paysan fait-il pas référence au péché: "Notre péché est grand; nous sommes en train de le payer!"; "On est tous pécheurs!"

3) La conscience spontanée

Ignorants ou mal informés, ils ne sont pas aptes à analyser leur situation avec un esprit critique. Spontanément, ils suivent les opinions de ceux dont ils estiment avoir reçu quelque faveur. Les uns sont d'accord avec l'opinion des responsables de l'Institut National de la Colonisation et de la Réforme Agraire. D'autres soutiennent politiquement "l'homme à la canne", le député fédéral de l'opposition, Jerônimo Santana qui est, à leurs yeux, le défenseur des petites gens. Ils ne se révoltent véritablement contre personne, et encore moins contre le Gouvernement qui vient de leur donner des terres.

4) Le sens de la communauté et le respect de l'autre

Dans les villes, c'est la loi du plus fort et celle du revolver; c'est l'exploitation, dans tous les sens du mot. En forêt, c'est différent. Cela ne veut pas dire que les colons soient déjà unis au point de constituer des organisations, former des comités de la terre, des commencements de coopératives, des clubs sportifs et autres groupements similaires. Mais ils savent qu'ils ont besoin les uns des autres et ils s'aident mutuellement. Pour cela, ils "échantent des journées": je te donne un jour de travail, tu me donneras plus tard un jour de travail.

Ils procèdent ainsi pour la construction de la maison, pour les récoltes. Quand il s'agit d'un service rendu à la communauté, comme un pont, une chapelle ou une école, tout le monde s'y met. Ils ne parlent pas de "mutirão" (4), mais de "coup de main".

La maîtresse de maison qui manque de café n'hésite pas à en demander à sa voisine. Celui qui ramène une bête de la chasse la partage avec les voisins.

(4) travail de groupe gratuit au bénéfice de la collectivité

Le respect de l'autre est même parfois plaisant. Ainsi, ayant trouvé sur le chemin quelques cailloux plus ou moins polis, et pensant qu'il s'agissait de morceaux de poteries indiennes, je me suis approché d'un groupe d'hommes et j'ai demandé: "Ce sont des morceaux de poteries indiennes?" L'un d'eux m'a regardé et répondu: "Oui, c'en est. Ou des indiens, ou de la nature". Ce n'était pas de la poterie indienne, mais il avait trouvé le moyen de me répondre sans me vexer.

5) La méfiance envers les étrangers

Leur bonté n'est pas de l'ingénuité. J'ai très souvent entendu des questions méfiantes à mon endroit, ce qui est le signe qu'ils ont appris à se défendre des roublards qui surgissent de temps en temps et cherchent à les rouler ou à les exploiter.

Si je n'avais pas été en permanence accompagné d'un de leurs amis, je n'aurais pas réussi à gagner leur sympathie et à obtenir l'ouverture nécessaire pour qu'ils répondent à mes questions.

6) L'utilisation maximale du temps

L'homme de la forêt est tout l'opposé d'un avachi; il contribue à faire tomber cette mauvaise réputation du paysan brésilien. La rapidité avec laquelle il travaille est extraordinaire. Six mois après leur arrivée, certains ont déjà ensemencé leurs champs et installé leur famille dans une maison. C'est le cas de José Maciel, de son épouse et de ses huit enfants. La maison n'est pas finie, mais ils ont déjà récolté du riz, planté des fleurs autour de la maison et repiqué des bananiers. José raconte qu'en un seul jour il a déjà parcouru la distance de Vila Rondônia jusqu'à sa parcelle (lot n° 21 sur la ligne 204), soit 48 km de marche, sans parler des difficultés de la route. "Mon père se paie treize lieues dans la journée", déclare Hélio, son fils âgé de 14 ans.

7) Le sixième sens de l'homme de la forêt

Il se perd difficilement. Il observe la trajectoire du soleil, l'ombre, l'aspect de la forêt, la direction des eaux, les traces de pas. Certains se servent de la boussole, mais seulement pour délimiter leur parcelle, jamais pour marcher. S'il lui arrive de se perdre parce que, d'après l'explication superstitieuse courante, il est passé par mégarde sous telle espèce de liane, il ouvre alors son fusil de chasse et souffle dans le canon comme dans une trompe. Le son porte très loin. Si quelqu'un l'entend, il répond et l'autre peut s'orienter.

L'homme de la forêt n'a pas besoin de montre pour savoir l'heure. La forêt parle un langage que lui seul sait interpréter.

RECIT DE MILTON FERREIRA DA SILVA, 22 ans, originaire du Ceará

"Ici, on est dans la parcelle 34, zone 8 C du Projet Ouro Preto.

Pourquoi je suis venu? Je suis venu. J'ai entendu parler des terres qu'on attribuait par ici, et ça m'intéressait de prendre une parcelle. Alors, vous pensez, je suis venu, j'ai été voir, j'ai réussi.

Sitôt arrivé, j'ai posé ma candidature le lendemain, j'ai pris le titre et j'ai été voir. C'était pas facile d'aller voir, mais ça m'intéressait de venir travailler ici. Faut ce qui faut. C'est pour ça que je suis venu.

Un bon endroit. Moi et ma femme on n'a jamais rien eu, les enfants non plus. On s'y est mis et, grâce à Dieu, ça va très bien pour moi, vous savez.

- Quand vous êtes arrivé, la route était déjà ouverte?

Non, monsieur, y avait rien. Seulement le déboisement, mais pas de route. Du poste de l'INCRA jusqu'ici, il faut compter vingt kilomètres. On les a fait à pied, avec le sac au dos, et la femme pareil. A l'époque (il y a deux ans), j'avais une gamine: c'est la petite, là, elle avait cinq mois.

On est arrivé sans rien. Je récoltais du latex, je prenais le caoutchouc, je l'emmenais sur la route, je vendais, j'achetais des produits et je revenais passer une semaine ici... Pour avoir le latex, on abat l'arbre. Quand j'avais à peu près trente kilos de gomme, je les mettais sur le dos pour aller jusqu'à la route. Je vendais, j'achetais ce que j'avais besoin. Je revenais, vous voyez, je faisais ce que j'avais à faire, mon travail, quoi! Je repartais quinze jours après, vingt jours après. A se trimballer comme ça. Et j'ai réussi.

Quand j'arrivais et que je basculais les trente kilos, c'est comme si j'allais m'écrouler avec! J'avais pas l'habitude. J'avais pratiquement jamais fait huit kilomètres à pied avec une charge sur le dos. Et dans ce pays, c'est pas des plus faciles, croyez-moi! Mais quand on a du coeur au ventre, on réussit, pas vrai?

Au début, j'ai pris les outils au poste de l'INCRA. J'ai commencé par faire un abri en branches, une cabane. J'avais un peu peur la nuit, vous savez, mais ontenait le coup. Pour la gosse, j'amenais du lait en poudre. On lui donnait le biberon.

- Comment avez-vous fait pour l'abattage?

L'abattage? Je vais vous dire. Alors, ça, c'était pas facile. J'avais jamais manié la hache. Mais je suis venu avec un camarade avec moi. On est entré dans la forêt. On a dégagé à peu près un bon hectare la première année. Comme j'avais pas l'habitude de l'abattage, j'ai pris un tronc. J'ai pris un tronc, alors j'ai été obligé de m'en aller le lendemain. J'ai été au poste pour me soigner. Et la première année on en est resté à un hectare, voilà! Mais la deuxième, j'ai fait six hectares.

J'ai commencé par planter du riz. La première récolte a bien donné, au bout de quatre mois. J'ai pas encore planté d'arbres fruitiers à cause que ça va pas ici. Y a trop d'humidité dans le sol, à cause de la rivière. Alors j'ai laissé tomber ici pour planter plus haut.

On n'a jamais été attaqué par les bêtes. Du gibier, y en a. Y a du cerf, du paca, du sanglier... Si les bêtes abiment les champs? Non, monsieur. Elles n'ont jamais rien touché.

Ici on a des poules, des cochons. On peut pas encore acheter de vache, vous savez, mais j'ai un cheval; ça aide bien. Je pense bien acheter une vache, histoire d'avoir du lait pour une gosse. Le lait en poudre, c'est plutôt difficile d'en acheter, et puis c'est pas la même chose que du vrai lait de vache.

Le matin je me lève tôt. J'ai l'habitude. Je commence par soigner les cochons. On leur donne du maïs, de la citrouille. Ils mangent de tout. On en a dans les dix-huit. Après j'arrange les outils et je vais aux champs. D'habitude, je me fais apporter mon manger. J'aime mieux rentrer à la maison dans l'après-midi seulement. Là, je m'occupe des bêtes, puis je vais me laver, je soupe et je vais me coucher.

Y a des hommes dans le coin qui aiment toujours venir faire un tour. Alors on joue aux cartes. C'est surtout le dimanche, un petit peu le soir. Il n'y a guère de distractions par ici, vous savez. Alors des fois on va chez les voisins, on joue aux cartes, on discute un coup. Après on va se coucher.

On a du mal, vous savez, mais à la maison y a toujours un peu de riz et de haricots noirs, un petit bout de viande, toujours un petit quelque chose. Pour le moment c'est encore un peu dur. Le plus dur, c'est pour le sucre, le lait et la maïzena. Pour l'huile, on a les châtaignes.

Quand on va vendre le riz, le poids du sac est compté en moins: un kilo. Alors on en met soixante et un au départ. Il n'y a pas de prix fixe. Des fois c'est 25 cruzeiros le sac, des fois 15. Je vais vous dire, monsieur: quand on prend un sac de riz ici, qu'on l'emmène au village, quand il arrive là-bas, c'est pratiquement du donné. Il a fallu payer 8 cruzeiros de transport par sac, 30 de voyage - 15 aller et 15 retour. Alors, qu'est-ce qui reste, je vous le demande? Ah, vous pouvez bien rouspéter: quand ils ont dit, c'est comme ça et pas autrement, pas vrai?

(Traduction DIAL -
Droit de reproduction réservés pour tous pays)